

NOUVELLE

Inceste

Je m'appelle Léa, j'ai 13 ans. J'habite le 15ème arrondissement dans un grand appartement qui sent l'argent, le malheur et la dépression. Ma mère est partie avec un autre. Un pompier. A présent, elle vit dans le sud de la France. Elle a tiré un trait sur mon père, les hivers gris et les jours de chagrins. Sur Paris et sur la déprime. Au passage, elle a tiré un trait sur moi aussi. Elle m'a laissée entre les mains de papa comme pour mieux l'occuper. Je ne sais pas s'il lui arrive de penser encore à moi. Elle est partie au soleil, emportée par le sable blanc et les couleurs, par l'ivresse de l'amour et le sucré de la vie.

Moi je reste à Paris avec une vue imprenable sur la Tour Eiffel. Je souffre de ce que les médecins appellent trouble alimentaire. Je souffre de boulimie, je souffre d'anorexie, je souffre tout court.

Pendant des heures j'avale tout ce que je trouve. Je me gave. Je me remplis et puis après je me vidange. Je suis par terre dans la salle de bain. Je suffoque, je tremble, je pleure. Je pleure de dégoût, je pleure de moi, je pleure de rage et de folie.

Je suis seule dans l'appartement. Appartement en désordre, en décomposition, Mon père a renvoyé la femme de ménage. De toute façon je ne l'aimais pas. Je n'aime personne d'ailleurs ou alors en silence.

En ce moment je grossis à vue d'œil. Je me trouve moche et méchante. Je fais tout pour me rendre détestable. Les autres ne comprennent pas. Ils se demandent pourquoi je ne dis jamais rien. Moi je préfère écrire. Quand j'écris je peux effacer, remplacer, raturer à ma guise. Quand j'écris je peux dégueuler, violenter les mots, je peux griffonner, torturer. Quand j'écris je peux cracher ma colère, vomir ma haine sans retenue sans manière ni pudeur.

Je fais tout pour qu'on me déteste, je distille mon venin, je gâche tout. Ceux qui m'approchent le regrettent

Pourtant je souffre de ça de ce que je vois dans leurs yeux, de leur petit mouvement de recul, de leur mine de dégoût., de leur pitié, je préfère encore leur haine. Pourtant mon âme est déjà toute couverte de bleus. Je suis vide et plaine à la fois.

J'ai grandi dans une ambiance où l'ennui se mêle au mépris. Mes parents se détestent et se déchirent. Dans leurs yeux je vois la rancœur, dans leurs yeux je vois les débris d'une rencontre catastrophique, une rencontre tragique, une rencontre comique. La rencontre de deux malheurs dont je suis le fruit. Un fruit que ma mère dit pourrie gâté jusqu'à la puanteur.

Maman est partie depuis un mois. Je suis devenue de plus en plus le jouet préféré de mon père. Il est cadre supérieur, Il est grand, il est brillant. Il est beau et gagne beaucoup d'argent. Il dit qu'à présent il préfère quitter son travail pour mieux s'occuper de moi. Il me fait des mathématiques et de la physique pendant des heures. Je suis une surdouée. Je n'ai pas l'âge des autres élèves de ma classe. Mon père dit que je lui ressemble/ Il est fier de moi quand je suis intelligente, quand je suis docile, quand je comprends, quand je me soumetts sans dire un mot, quand je le supporte

Mais quand je me révolte, il me méprise m'insulte et me dégrade : tu es moche, tu es grosse, tu es pire qu'une poubelle. Il dit ça mon père

J'ai toujours été son joujou autant que je me souviens. Sa poupée de chiffon, sa petite princesse

comme il aime marmonner. Ma mère sait et fait semblant de ne pas savoir. Elle voit et fait semblant de ne rien voir. Toutes les nuits où il se cache derrière mon lit. Le jour de son départ, elle a fait sa valise et a dit :

- Tu n'es pas seul, tu as ta petite Léa, ta petite bonne femme, ton petit sosie d'amour, vous allez enfin être tranquilles.

C'était comme si elle se retirait pour mieux nous laisser dans cette intimité insupportable. Elle me regard me noyer et me fait un dernier signe de la main pour me dire au revoir. Je ne suis qu'un petit jouet, ma mère ne me regarde plus. Ma mère ne m'a jamais regardé, je suis tout ce qu'elle déteste.

Elle est venue prendre sa valise, elle est venue me dire à quel point elle m'abandonne
Occupée par la promesse d'un bonheur, elle ignore ma détresse. Maman a les yeux qui brillent, le regard lointain, L'amour l'attend au pied de l'immeuble. Elle ne nous voit plus, ne fait plus partie de notre monde, notre tout petit monde

C'est le début de l'été. Un souffle chaud enveloppe Paris/ Je vois les lumières au loin. Tous ces gens qui visitent la Tour Eiffel. J'ai envie d'être un touriste, un chat, une lumière, partir, partir, partir très loin

La nuit est longue, la nuit est lente, la nuit la peur me pétrit. Je sais qu'il est là derrière mon lit. Je ferme les yeux et je frémis. Dans l'obscurité de la pièce, je peux sentir son souffle, je peux sentir ses doigts, ses ongles s'enfoncer dans ma peau, mes reins, ma chair et je me retiens pour ne pas vomir. Je fais semblant de dormir mais je ne dors pas. Il fait semblant de croire que je dors mais il sait que ce n'est pas vrai. Et il continue, il continue, il s'énervé et s'excite, il se déverse enfin et se retire. Sur moi coule son liquide comme un venin : je t'aime tant, tu es ma petite poupée d'amour. C'est mon père Des fois je pleure, des fois je m'évanouis :

- tu n'es pas gentille, tu ne me rends pas l'amour que je te donne.

A présent, il ne travaille plus. Il a décidé de rester avec moi jour et nuit

Je ne sais plus depuis combien de temps je suis enfermée dans cet appartement qui sent le sang et la sueur, le lait frelaté et le placard vide de maman. Mon père sort tous les matins, m'enferme à clef.

Hier, il est revenu avec des tonnes de nourritures. Il remplit tous, le frigo, les placards de la cuisine, il remplit tout jusqu'à mon corps

Dans ma chambre il y a des biscuits, des friandises, et du chocolat, dans ma chambre il y a les mathématique et la physique, Dans ma chambre il y a les larmes, la poussière, mon journal et ma poupée. La nourriture envahit toutes les pièces, même la salle de bain. Elle est surtout dans ma tête elle m'obsède et me détruit. Je fais des crises, je me remplis je gonfle et je dépéris de jour en jour

Je voyage dans ma tête pour ne pas perdre la raison. Je pense à ces rencontres que je faisais quand j'allais à l'école. Je pense à Samia, à son sourire pendant la récré. C'est la seule qui ne m'a jamais repoussée. La seule qui a déposé une caresse sur ma main un jour où mes yeux étaient rougis, le jour où j'ai compris que ma mère allait ns quitter. : je sais ce que c'est de ne plus avoir de maman m'a t-elle dit. La sienne était partie aussi mis emportée par la maladie. Samia pense qu'elle est au Paradis, là-haut. Dans le grand ciel bleu d'Alger. Elle, elle a le secret de la douceur, la grâce de la tendresse, l'amour qui ne demande rien en retour. Petit moment de bonheur absolu et si éphémère.

Ce soir, les lumières de la Tour Eiffel scintillent encore plus fort. Je suis montée sur le rebord de la fenêtre de ma chambre. J'ai envie de partir, de m'envoler dans les airs, me perdre dans l'atmosphère bleutée de Paris. Je suis sur le bord, une brise légère caresse mon visage, ma chevelure et les feuillages. Mon cœur est secoué par les palpitations d'une joie indescriptible, l'ivresse de la fin, l'ivresse de la délivrance.

